

... les chiens aboient,  
la caravane passe...

Deuxième Série. - 1914. - N° 3

(An 13.454 de la première  
éclipse (1914))



# les Réfractaires

(ex-*l'Ère nouvelle*, recueil mensuel d'idées, de faits, de commentaires)

## SOMMAIRE du 13-14<sup>e</sup> fascicule

201. Du haut de ma tour d'ivoire . . . . . E. ARMAND.  
206. Désir . . . . . G. MAREFF.  
207. Le principe de l'Équité dans  
l'échange . . . . . STEPHEN PEARL ANDREWS.  
211. Pâques communistes : *Un  
dimanche au Milieu  
libre de Saint-Maur* . . . . . HENRI ZISLY.  
214. Sur l'Egoïsme . . . . . RAYMOND CHELLING.  
216. Nuit de printemps . . . . . SARA TEASDALE.  
217. Un coup de maître . . . . . BENJAMIN DE CASSERES.  
222. Anarchisme : Communiste  
ou Individualiste . . . . . BENJ. R. TUCKER.  
223. Souhait . . . . . E. ARMAND.  
223. Le portrait de Dorian Gray . . . . . ROBERT DELON.  
228. De la Tolérance . . . . . LE RÉTIF.  
230. Correspondance . . . . . A. BELVERGE, E. ARMAND.

**Couverture** : Pour faire réfléchir (JEHAN RICTUS). — Les  
livres (E. A.) — Entre Nous. — Avis et Communications, etc.

S'adresser pour tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration :  
à E. ARMAND, 22, cité Saint-Joseph (rue de Châteaudun), ORLÉANS

Prix de l'abonnement pour un an : 2 fr. (par recouvrement 2,35)  
Extérieur (U. P. U.) : 2 fr. 50. Un fascicule 0 fr. 20 (Ext<sup>r</sup> 0 fr. 25)

**Les livres. Le cœur populaire.** — Dans ce beau et bon livre, Jehan Rictus fait preuve de cœur, d'observation et de courage. Du courage en ce sens qu'il ne craint pas de se ranger parmi ceux qui disent au peuple — à ce peuple qu'il aime jusqu'à s'en assimiler le langage — leurs vérités, y compris celles qui ne sont pas « bonnes à dire » (1).

**Les Pacifiques.** — Encore un roman de Han Ryner qui continue le sentier tracé par ses aînés. Ce m'est une joie de constater que la notoriété, la renommée — une renommée qui ne dépasse cependant pas une sphère heureusement restreinte — n'ont aucune prise sur ce penseur. Elles en ont perdu tant d'autres, hélas ! Les Pacifiques sont une « Utopie » que nous examinerons plus amplement au prochain fascicule car ils soulèvent des problèmes qui nous intéressent de près (2).

**La « Mécanique » de la vie.** — Voici un livre à lire. Point coûteux (1 fr. 50), lisible pour quiconque possède une culture moyenne, clair. M. Le Dantec y fait preuve de savant, quelquefois de polémiste mordant. J'ai trouvé admirable la partie où il oppose le « mécanisme » au « mysticisme ». Il ne s'ensuit pas de cela que les vues de l'auteur n'échappent pas à toute critique. D'autre part, après l'avoir lu, je n'y vois rien qui puisse ébranler notre conception de l'anarchisme individualisme (3).

**Les plus belles pages de Diderot.** — Qu'il fait bon de relire les pages dues à l'homme qui, s'il n'a pas mieux incarné le XVIII<sup>e</sup> siècle que Voltaire et que Rousseau — j'ai toujours un faible pour Jean-Jacques — ne leur a pas été inférieur. D'ailleurs, est-ce bien sur la société d'hier que portent les critiques du Taïtien Orou ? Je crois bien que c'est à l'usage de la société où nous vivons qu'il décoche des traits si pénétrants ; je crois même que c'est à l'usage de la société de tous les temps (4).

**La morale sans Dieu** (Exposé des vrais principes qui doivent servir de base à l'établissement d'une morale rationnelle et des vrais motifs qui doivent déterminer l'homme à faire le bien). — **Les erreurs de la science contemporaine, suivi de Illusions.** — Notre ami Victor Coissac est fécond. Sans doute parce qu'il a beaucoup à dire. Et il dit beaucoup sur toutes sortes de sujets. Je lui conseillerais de laisser un peu plus d'intervalle entre la parution de ses ouvrages et cela afin que nous trouvions le temps de les lire. Je vais plus loin encore :

(1) 3 fr. 50, chez Rey.

(2) 3 fr. 50, chez Figuière et C<sup>o</sup>.

(3) 1 fr. 50, chez E. Flammarion et C<sup>o</sup>.

(4) 3 fr. 50, au « Mercure de France ».

**Entre nous.** A mon retour d'un voyage fatigant, mais agréable, de quelques jours en Touraine, voyage au cours duquel j'avais retrouvé des amis connus et fait connaissance d'amis inconnus, une désagréable surprise m'attendait : point nouvelle, hélas !... La voici : Un certain nombre de quittances de recouvrement envoyées dans le Midi, pour préciser, gisaient, impayées, en souffrance à la poste. Et il ne s'agit pas là d'inconnus, mais de « bons » camarades recevant les *Réfractaires* depuis leur parution. Ah ! certes, si nous conquérons de nouveaux abonnés, ce n'est ni sans peine ni sans lutte... Je ne pense pas sans émotion à la petite bande de compagnons fidèles dont la sympathie et l'aide m'a permis de ne point céder. Et j'ai la conviction que si les autres *savaient*, ils montreraient moins de... désinvolture.

Que dire de ce court voyage ? Ceci, à l'adresse de chacun de nous : « Ne laissons pas demeurer improductive en nous la semence de développement intérieur et extérieur, dont nous nous sommes sentis jadis les porteurs si joyeux. Réagissons contre l'influence du milieu domestique et du milieu économique. Renouvelons-nous sans cesse et sans cesse ; diffusons les idées que nous aimons. Stagner, c'est mourir. »

Je me propose de me rendre dans l'Allier dans l'intervalle séparant la parution de ce fascicule du suivant. E. A.

*Reçu du 1<sup>er</sup> avril au 20 mai.*

**Abonnements.** — 1991, Venissieux. 2150, 2166, 1865, Paris. 2176, Pays-Bas. 2171, Le Tarm. 2183, Moulins. 1697, Saint-Etienne. 2167, 1660, 2168, Paris. Divers, République Argentine. 2143, Orléans. 2181, Lyon. 2175, Toulouse. 1799, Ségonzac. 1779, Vergigny. 1994, Italie. 2169, Paris. 2182, Lille. 2144, Sepeaux. 2039, Paris. 2013, Sainte-Honorine. 1908, Montreuil. 2097, Châteauneuf (Ille-et-Vilaine). 1872, Angicourt. 1552, Levroux. 2184, Sauveterre. 2177, Genève. 1999, Suisse. 2185, Cherbourg. 2007, Saint-Fons. 2170, Paris. 2186, Thouars. 1579, 1763, 2067, Paris. 1821, Neufchâtel. 2191, Montrouge. 2190, Canari. 1717, Bobigny. 2187, Boulogne. 2168, Dierre. 2189, Saint-Martin-le-Beau. 2145, Blois. 1611, Les Rosiers. 2190, Lyon. 1612, Tours.

**Souscription permanente et excédents d'abonnements.** — Mogué, 2 ; Perreur, 1 ; t'Kint, 5 ; Château, 8 ; Gattefossé, 1 ; Plique, 1 ; Zisly, 1 ; Sanine II, 0 70 ; Baillif, 37 05 ; Rabouin, 1 ; Jules Jaccoud, 1 ; Belavoir, 1 ; Maurice Charron, 2 ; Le Goff, 0 50 ; Durand, 3 ; 1579, 6 ; Marteau-Bénard, 1 ; Eug. Carré, 1 50 ; Pierre Prenat, 1 ; Reynaert, 1 ; Scherrer, 1 ; Leblais, 2 ; Gayde, 1 95.

**Bibliographie.** *Le Chapeau de velours* (cahiers 3 et 4 de la « Revue des Humbles »), par Maurice Bataille; *Sur la Grand'Route* (pièce en un acte), par Pierre Prevet; *Le Père* (pièce en un acte), par Jean Conti (1 fr., chez Georges Ondet, 83, faubourg Saint-Denis, Paris); *Les Défenses des Etres vivants*, par Jules Ravaté (Edition de « Rodumna », Roanne; *L'Autodemocratie* (Edition de « La Revue »); *Ido* (premier manuel), par L. de Beaufront (0 fr. 15, chez Papillon, 27, avenue de l'Harmonie, Bobigny, Seine); *Où sont les morts*, conférence donnée par John Edgar.

*Memorie di un anarchico*, par Adamo Mancini; *La Religione discussa*, par Signorini Camillo.

### Correspondants et Dépôts

- Paris.** — Informations diverses et dépôt général: A. *Belverge*, 23, rue Saint-Sabin, XI<sup>e</sup>.  
 Dépôt à la *Publication sociale*, 16, rue M. le Prince, VI<sup>e</sup>.  
 A *l'Eglantine Parisienne*, 61, rue Blomet, XV<sup>e</sup> (c. samedi).  
 Librairie *Le Gall*, 89, rue de Tolbiac, XIII<sup>e</sup>.
- Orléans.** — Librairie au coin de la place du Martroi et de la rue de la Hallebarde.
- Lyon.** — *L. Prime*, 37, rue Vauban.
- Brest.** — *C. Hervé*, 85, rue Emile Zola.
- Nîmes.** — *C. Dupont*, 29, rue Pavée.
- Nancy.** — *Vicaire*, 82 bis, rue Saint-Julien.
- Rouen.** — *P. Grandin*, 16, rue Damiette.
- Le Havre.** — *Francis Mariette*, 5, place des Halles Centrales.
- Châteauroux.** — *M. Charron*, à la B. du Travail, 6, rue Rabelais.
- Dijon.** — *M<sup>me</sup> Chibert*, 34, rue Chaudronnerie.
- Toulon.** — *L. Bertrand*, 14, rue Nicolas Laugier.
- Nevers.** — *Elie*, 2, rue Bovet.
- Moulins.** — *Luquet*, 6, place de l'Eperon.
- Roanne.** — Librairie *Rémaud*, rue de Clermont.
- Vienne.** — *Nury*, chez *Berthel*, 8, rue de la Table-Ronde.
- Tours.** — *Mauclair*, 204, rue Victor-Hugo.
- Lorient.** — *Le Goff*, 65, rue du Moustoir.
- La Rochelle.** — *Raoul Jarroux*, 4, rue Pas du Minage.
- Béziers.** — Groupe de la *Libre Discussion*, café Armand, 27, av. de Bédarieux.
- Pontoise.** — *Auger*, 37, grande rue.
- Lille.** — *A. Verhaeghe*, 191, rue de Lille, Saint-André-les-Lille.
- Roubaix.** — *Oscar Helpel*, 46, rue Delespaul (quartier du Hutin).
- Saint-Saulve** (Nord). — *Eug. Derambure*, cour Guislain, pl. Renan.
- Aniche** (Nord). — *Ed. Gibour*, boulevard Drion.
- Vicq**, par **Fresnes** (Nord). — *A. Ghys*.
- La Croix-Saint-Ouen** (Oise). — *J. Quintel*, 1, rue Carnot.
- Fressenneville** (Somme). — *L. Debure*, chez *Widcocq*, rue d'Eu.
- Montrouge.** — *L. Bonnery*, 115, route d'Orléans.
- La Guadeloupe.** — *Stéphane Rosso*, 13, rue de Clieu, à *Basse Terre*.
- Bruxelles.** — *R. Fraigneux*, 28, boulevard d'Anderlecht.  
 id. — *A. Lebrun*, 7, rue des Lapins, à Uccle.
- Londres.** — *P. Roberts*, 132, Drumond street, S. W.
- Berlin.** — *Max Dankwart*, 56, Schützengasse, S. W.

je souhaiterais qu'il se montre moins tranchant, n'oubliant pas que très souvent ses affirmations sont relatives à lui-même, et uniquement à lui-même. Oui, je voudrais qu'il y eut moins d'affirmation et plus de discussion dans ses livres (5).

**Le Livre des Indépendants.** — On sait ce qu'est le « Livre des Indépendants » — un recueil où tout écrivain a le droit de collaborer à condition de payer une certaine somme par page. On insère tel que ce qu'on envoie. Étais-je mal disposé pour parcourir le livre ? Je ne sais, mais les pièces insérées cette fois-ci, à part naturellement quelques-unes, ne m'ont pas paru extraordinaires (6).

**Les vrais Individualistes** (et les faux). — Hervé (du « Sphinx ») est un disciple de Han Ryner. Cela éclate dans tout ce qu'il écrit. Et ce petit opuscule ne saurait faire exception à cette règle. On la lira avec profit (7).

**L'impôt unique et progressif sur le capital.** — Cette petite brochure mérite plus qu'une mention en passant. Anarchiste, je ne partage point l'illusion de son auteur sur la valeur du bulletin de vote. Mais il est impossible de nier que ces quelques pages renferment des indications, des renseignements, des chiffres utiles à consulter. Le Termite a fait là un travail de vulgarisation intéressant (7).

**La Ciudad anarquista americana.** — Le camarade Pierre Quiroule est hanté par l'idée de ce que sera la société future. J'ai déjà lu un livre de lui où il décrivait en détail la révolution à venir. Cette fois-ci, il va plus loin, il nous dépeint la cité libertaire dans ses moindres détails, — et sur le plan que renferme le livre, j'aperçois des maisons entourées de jardins et des voies tracées au cordeau portant des noms comme avenue de l'Humanité, avenue de l'Amitié, avenue de l'Harmonie, route de l'Abondance, rue de l'Activité, etc. C'est très beau, cela se réalisera peut-être, mais en attendant, je voudrais vivre et j'étouffe dans l'actuel milieu (Edition de « La Protesta »).

**Graphics.** — Délicieuse collection de nouvelles socio-naturalistes par Harris Merton Lyon. Un peu moralitéiste, cependant. (Edition de « The Mirror », Saint-Louis.)

**My Rubayat.** — Un recueil de vers philosophiques de Sadakichi Hartmann, — l'un des bons écrivains indépendants d'Outre-Atlantique. L'auteur y mêle agréablement Epictète, Jésus, Bouddha et Confucius.

(5) 3 fr. 30, chez l'auteur, 33, rue de l'Hospitalité, à Tours.

(6) 2 fr., rue Alain-Chartier, Paris-XV.

(7) 15 centimes à nos bureaux.

**Pour faire réfléchir.** — Ben moi je te le dis dans l'blair — en vrai Poète populaire, — pas d'autre cause à ta Misère — que ta crasse et que ton fumier, — Ouvrier mon frère, Ouvrier.

La saleté c'est l'esclavage, — c'est l'absence de dignité, — c'est aussi l'imbécillité, — c'est la Tristesse et le Dégoût.

Et v'là pourquoi t'es méprisé, — berné, maltraité, exploité, — Ouvrier, mon frère Ouvrier.....

Parmi ceux qui viennent t'exciter — à foutre en bas « la Société » — en s'faisant nommer Député — ou membres de tes Comités, —

Nul n'a le courage ou la franchise — de t'reprocher ton manque de soins, — ainsi qu'aux Hébreux fit Moïse — et Mahomet à ses Bédouins.

Moi, je n'viens pas t'parler d'mensonges — ni d'un paradis incertain, — j'viens t'parler d'eau fraîche et d'éponge.

J'viens t'dire d'commencer par toi-même — la « sociale transformation », — la célèbre « Révolution ».

Ainsi triomphera « la Cause » ; — le « Grand Soir » c'est d'se laver l'prose, — la « Prochain' » c'est s'poncer les pieds!....

Et si drôl' que ça t'paraîtra, — qu'avant tout ta peau se blanchisse : — « Individu », « Individu », — que la Cellule s'affranchisse, — et le corps entier guérira.

Car c'est très bien de fair' l'apôtre ; — mais avant d'éduquer les autres — il faut d'abord s'éduquer soi :

Et c'est parfait les Syndicats ; — mais si tes fesses sont au caca, — tu auras des idées merdeuses.....

Jehan RICTUS.

## En vente à nos bureaux, expédition franco.

*On est prié de joindre le montant de l'envoi en faisant la commande*

Au-dessus de 2 fr. au total, nous recommandons les envois.

<b>L'Ère Nouvelle</b> : collection reliée V <sup>e</sup> et VI <sup>e</sup> séries, n <sup>os</sup> 46 à 56, reste 3 exempl. . . . .	6 fr. 50
— exemplaires isolés. . . . .	» fr. 50
... <b>hors du troupeau</b> : n <sup>o</sup> 1, 2, 3-4 et 5-6, la collection brochée, reste 2 exempl. . . . .	3 fr. »
— exemplaires isolés. . . . .	» fr. 50
<b>les Réfractaires</b> (1 <sup>re</sup> série, gr. format 1 <sup>er</sup> au 5 <sup>e</sup> fasc. . . . .	1 fr. »
E. ARMAND. — Qu'est-ce qu'un Anarchiste ?	
<b>Relié, avec supplément.</b>	
E. ARMAND. — " Les Illégaux, " pièce en 3 actes . . . . .	2 fr. »
— L'anarchisme individualisme, sa philosophie, son idéal, sa pratique. . . . .	à paraître.
— Les ouvriers, les syndicats et les anarchistes. . . . .	» fr. 15
— L'anarchisme comme vie et comme activité. . . . .	» fr. 05
— Mon point de vue de l'anarchisme individualiste. . . . .	» fr. 05
— Le problème humain et la solution libertaire (1905). . . . .	» fr. 10
— Le fait religieux et les anarchistes. . . . .	à paraître.
— Les anarchistes-individualistes et les paysans: . . . . .	—
— La procréation volontaire au point de vue individualiste . . . . .	» fr. 10
BENJ. R. TUCKER. Ce que sont les anarchistes et E. ARMAND : Est-ce cela que vous appelez vivre? . . . . .	» fr. 05
VOLTAIRINE DE CLEYRE. — L'idée dominante, un ex. Enquête sur des <b>Questions de tolérance et d'éducation</b> . . . . .	» fr. 10
	» fr. 25
Réponses de :	
E. Armand, Jean Darricarère, Manuel Devaldès, R. Fraigneux, A. Fromentin, Etienne Giran, Maria Gineste, Han Ryner, Angelo Jorge, H. Legay, Paul Reclus, Stephen Mac Say, Tarrida del Marmol, Benj. R. Tucker, Jean Marestan, Eliacin Vezian, etc.	
Carte-postale portrait de ALBERT LIBERTAD, un exemp. . . . .	» fr. 15
PIERRE CHARDON. — Le Mirage Patriotique . . . . .	» fr. 15
<b>La vérité</b> sur les anarchistes individualiste, 50 ex. . . . .	» fr. 25
HERMANN STERNE. — Le stimulant sexuel et ses destructeurs. . . . .	» fr. 05
LÉON TOLSTOÏ. — Tu ne tueras point . . . . .	» fr. 05
MANUEL DEVALDÈS. — Réflexions sur l'individualisme. . . . .	» fr. 20
J. PERRÉE. — Egoïsme et Comédie . . . . .	» fr. 10
HAN RYNER. — Petit manuel individualiste . . . . .	» fr. 50
— Contre les Dogmes . . . . .	» fr. 10
E. HERVÉ. — La Philosophie du Bonheur . . . . .	» fr. 30
HERBERT SPENCER. — Qu'est-ce que la Morale?.... . . . .	2 fr. 25
JOHN HENRY MAC-KAY. — Anarchistes . . . . .	3 fr. 25
MAX STIRNER. — L'Unique et sa Propriété . . . . .	3 fr. 25
D <sup>r</sup> ELZBACHER. — L'Anarchisme . . . . .	3 fr. 50
H.-J.-M. de BRANDIS. — Comment choisir nos lectures. . . . .	3 fr. 50
EUG. LERICOLAIS. Peu d'enfants. Pourquoi? Comment? . . . . .	3 fr. 25

**Nous sommes en mesure de procurer tous ouvrages désirés**

**Avis  
et  
communications.**

PARIS. — " *Les Réfractaires* ",  
Local de l'Université Populaire  
157, Faubourg St. Antoine (Petite  
salle, au 1<sup>er</sup> étage). Réunion du  
groupe les deuxième et quatrième

mardis de chaque mois :

9 juin : Ce qui se passe.

23 juin : Sans point d'arrivée.

14 juillet : Promenade champêtre aux environs de Paris.

28 juillet : Les " Pacifiques " de Han Ryner et " La Révolte des Anges " d'Anatole France.

LIBRES ENTRETIENS : même lieu, les mardis où ne se réunit pas le groupe des " Réfractaires. »

ORLÉANS. — Les camarades s'intéressant à notre travail se réunissent tous les samedis, à 8 h. 1/2, à notre bureau.

Les abonnés à l'essai dont la bande porte la mention : *votre abonnement échoit avec ce fascicule* doivent — si elles ne règlent pas dans la huitaine — s'attendre à recevoir par la poste une quittance de recouvrement laquelle, à cause des frais, sera majorée de 0 fr. 35 ; et il n'y a là rien de ma faute.

Nous faisons précéder d'un numéro sur la bande le nom des personnes en règle pour leur abonnement. Avis à ceux qui ne le sont point.

**Avis**

**Important**

Nous expédions chaque fois que paraissent *les Réfractaires* un certain nombre d'exemplaires à titre de *spécimens*. Nous prions instamment les personnes auxquelles notre recueil ne conviendrait pas de nous la renvoyer dès le premier numéro. Il ne coûte rien de renvoyer un numéro spécimen ; il suffit de le remettre au facteur sans déchirer la bande et sans affranchir.

Nous rappelons à nos amis qu'envoyer directement leur abonnement nous épargne les ennuis inséparables des formalités de recouvrement et leur évite les 0 fr. 45 de frais qu'entraîne la présentation de la traite par voie postale.

Achévé d'imprimer le 5 juin 1914 à 2.150 exemplaires



La couverture est composée et le tout est imposé et tiré par l'Imprimerie Ouvrière, Orléans

Le gérant : R.-C. HUREAU.

*R. Hureau*

## “ LES RÉFRACTAIRES ”

2<sup>e</sup> série. — 13-14<sup>me</sup> fascicule. — 1914. — Avril-mai.

---

### Du haut de ma tour d'ivoire :

#### Contes de l'urne et de l'isoloir.

LE lendemain des résultats du second tour de scrutin, j'ai rencontré mon ami Tant-Pis, la mine sombre, comme à l'ordinaire, et le verbe amer. Il ne pouvait « encaisser » — pardon — que la masse des électeurs ait renvoyé aux Folies-Bourbon ceux des « représentants du peuple » qui se sont signalés à l'attention publique par leur goût pour les aventures financières. — Pas un des grands brasseurs d'affaires ou des gros requins de la politique qui soit demeuré sur le carreau électoral, geignait-il ; on dirait que plus ils « tripotent » et davantage ils s'acquièrent la confiance de leurs électeurs. J'ai laissé Tant-Pis exhaler sa bile. Ses lamentations s'exhalent en pure perte, comme le font, d'ailleurs, les récriminations des moralistes. Nous vivons dans une civilisation où la puissance de l'Individu et son indépendance sont relatives aux espèces qu'il possède et, tant qu'il en sera ainsi, il n'est personne qui hésitera à mettre toutes sortes d'influences en jeu ou à se prêter à toutes sortes de malpropretés pour arrondir son pécule. Le nombre est bien insignifiant de ceux qui échappent à la contagion.

Les supposant à la place de leurs mandataires, même les plus tarés, j'imagine que les mandants auraient fait pire et qu'ils auraient trafiqué de leur influence dans une mesure bien plus scandaleuse. A la ville comme à la campagne, l'ar-

gent procure tout ce qui charme les yeux ou flatte les sens. Ni la toilette ni les bijoux ne se donnent. Le luxe se paie et les belles filles aussi. Le rôle que joue l'argent dans nos sociétés corrompt les hommes du haut en bas de l'échelle sociale.

Je sais moi-même, dans un autre ordre de désirs, ce que se trouver à court d'une malheureuse pièce de cent sous peut occasionner de déceptions ou de rancœurs. Que de résultats je n'ai pu atteindre parce qu'au moment précis où j'en avais besoin, quelques francs m'ont manqué. Que de brochures sont restées en germe dans mon encrier faute de telle petite somme, en apparence minime. Que de camarades isolés auxquels je n'ai pu porter un mot d'encouragement parce qu'il me manquait de quoi payer quelques lieues de chemin de fer. Que de fascicules de mes publications dont je me sois vu contraint de différer la parution ou de retarder l'envoi parce que je n'avais pas encore trouvé ou réuni toute la somme qu'il fallait pour payer le papier, ou l'impression, ou le port, ou quelque dépeuse inéluctable.

Education et Morale imposées se brisent contre la force de l'Argent. — On peut, il est vrai, imaginer des civilisations où la possession de l'argent cessera de conférer privilège et respect. Il paraît que des civilisations de ce genre ont existé. En Grèce, par exemple, la plastique aurait joué un rôle déterminant dans l'appréciation de la valeur personnelle. A Sparte, aux premiers temps de la République de Rome, chez les germains, chez les gaulois, chez les scythes, chez les slaves (comme chez tous les primitifs), c'est la vigueur ou l'intelligence [lire : la ruse] qui constituait l'étalon de valeur individuelle. Mais, se-

lon les latitudes, ces facultés permettaient à qui en était doué de se procurer et d'accumuler terres, esclaves, femmes, troupeaux. Ce qui revenait au même que l'état de choses que je constate plus haut.

D'aucuns rêvent d'une civilisation où le tempérament artistique ou les connaissances intellectuelles ou les facultés affectives serviraient de mesure à la valeur individuelle, — d'autres voudraient attribuer ce rôle à la bonté, à la loyauté, à la moralité, à la fermeté, à des qualités abstraites dont l'interprétation varie selon chacun. J'estime qu'on ne peut pas faire abstraction du fait économique, — du fait travail-production. Je souhaiterais donc évoluer dans un milieu où l'Individu serait d'autant plus évalué, estimé, considéré — rayonnerait davantage — que sa production serait plus parfaite, mieux exécutée, davantage adaptée à la fin proposée. Sans être le moins du monde société-futuriste, on peut sentir qu'il ferait meilleur vivre dans une civilisation où ce n'est pas à emplir leurs coffres que s'emploieraient les hommes, mais bien à livrer, en leur production personnelle, le meilleur de ce qu'ils sont. Peu importe, ensuite, l'objet de leur activité : culture d'un champ de blé ou poème, tissage d'un drap ou statue, une heure de pédagogie ou une heure de vie amoureuse. Point de comparaison possible, certes, entre la société actuelle et une civilisation où la qualité-facture du produit et l'aptitude-sincérité du producteur formeraient l'étalon d'évaluation individuelle. Pensée et ressort différencieraient absolument.

J'allais, enivré par ces belles perspectives, lorsque je heurtai mon autre ami Tant-Mieux. Tant-

Mieux, tout en dehors, exultait plus qu'à l'habitude. Brandissant un journal : "Cent deux, clamait-il, cent cinquante ou deux cents à la prochaine législature, ensuite la République socialiste — la voilà bien, la poussée à gauche ! J'ai refroidi cette exubérance. J'ai expliqué à Tant Mieux qu'il était préférable de ne pas se prévaloir outre mesure d'un succès remporté grâce parfois à des maquignonnages suspects.

Mais j'admets que le million et demi de socialistes du premier tour — ce million et demi d'électeurs si cher au cœur de Tant Mieux — soit autre chose que des mécontents économiques ou des adversaires de la loi de deux ans. J'admets même que cette masse électorale ait digéré *Le Capital*, absorbé la littérature social-démocratique ou soit tout simplement d'accord avec le programme minimum du Parti, je ne vois là nulle raison d'exulter. Raison de plus pour nous tenir sur nos gardes et examiner où mène la fameuse "poussée à gauche".

Au socialisme ? Mais il n'a rien de commun avec nos aspirations. Il rassemble, ramasse, embriqué toutes sortes d'êtres séduits par ses déclamatoires sentimentales et ses appels à l'intérêt de classe. De cette cohue, peu lui chaut l'état de culture ou de conscience individuelle et rien ne nous garantit qu'au point de vue des préjugés dits d'ordre moral les élus diffèrent beaucoup du commun.

Au socialisme ? Mais, pour sa réalisation, le socialisme se fonde sur la conquête du Pouvoir et la loi des majorités ; il réduit l'être individuel au rôle de mannequin : détenteur d'un bulletin de vote ou fonctionnaire économique. Il postule une hiérarchie infinie d'intermédiaires et de conducteurs.

Il est essentiellement étatiste, centralisateur, parlementaire, juste milieu et oppresseur des extrêmes. Et c'est dans sa nature. Tout système offre les mêmes tares qui veut gérer pour la collectivité, prise dans son ensemble, et par ses délégués, l'état de choses, économique ou politique.

Voilà pourquoi nous voulons nous efforcer de susciter, — en dehors de la lutte des partis, à égale distance des Tant-Pis et des Tant Mieux, non point pour faire le jeu des hommes de recul, — des tempéraments hostiles à l'idée du bonheur imposé adversaires de l'autorité, même utilisée pour le "bon motif". Je sais l'aridité d'une marche isolée, pure de toute compromission politique, ignorant le soutien des réalisations d'ordre pratique, — mais je connais aussi la joie que l'Individu éprouve à se créer ou à se développer une personnalité tranchée, aussi insensible aux œillades du milieu actuel, où l'argent fait la valeur individuelle qu'aux séductions d'une société à venir où c'est par l'écrasement de l'unité que la totalité prétend au bonheur. Suscitons, éveillons, découvrons les tempéraments que je décrivais ci-dessus et qu'ils réagissent de telle sorte qu'il soit impossible à la multitude socialiste et à ses chefs de ne pas en tenir compte. Et "l'étape socialiste" — si jamais l'humanité la franchit — risquera de perdre son caractère menaçant et dangereux.

**En chemin. . .** Les affiches électorales s'étalent, décolorées, salies, sur les murs des maisons. Ou elles pendent aux parois des édifices publics, haillons lamentables, mutilés et agités par le vent qui souffle. Un ami et moi, nous traversons en hâte cette agglomération souillée, pressés d'échapper aux relents de cette cuisine électorale, aspirant à nous trouver dans le bois, tout proche,

ou, pour le moins, sur le chemin y conduisant. Bientôt, nous franchissons la lisière arborescente. Et un parfum pénétrant, celui des acacias en fleur, ravit nos sens. Il y a, il est vrai, gisant sur le sol, des branches cassées, et des cadavres de petits oiseaux ou de mammifères minuscules ; il y a des mares d'eau lourde, d'où montent de désagréables coassements, mais ces ombres légères ne détruisent pas l'impression d'ensemble du tableau, ne font pas tort aux jeux de lumière du déclin d'une journée de printemps. Je comprends une fois de plus — et je vous en fais hommage, ô amis naturiens — tout ce qui sépare l'artificiel de la nature. Et tout en aspirant par mes narines le parfum pénétrant, tout en ouvrant grands mes yeux, je me remémore ces réflexions de Diderot : “ Pourquoi la nature n'est-elle jamais négligée ? C'est, quelque soit l'objet qu'elle présente à nos yeux, à quelque distance qu'il soit placé, sous quelque aspect qu'il soit aperçu, il est comme il doit être : le résultat des causes dont il a éprouvé les actions ”.

E. ARMAND

### Désir.

**M**A fenêtre donne sur une levée de terre dont le sommet aboutit à une plaine bornée par un horizon de fabriques et de bâtiments souillés de fumée, un horizon que transperce une multitude de hautes cheminées enrobées de brume. Le brouillard gris bleu qui plane sur cette cité de labeur et de peine s'épaissit ici et là à cause de la présence de nuées blanchâtres ou de spirales bleu mauve de fumée qui semblent être le prolongement flexible des cheminées dont elles s'échappent. Par endroits, des taches rougeâtres indiquent qu'en tel ou tel lieu, la brique s'est victorieusement affirmée contre l'atmosphère ambiante. La distance, les particules de charbon qui flottent dans l'air ; l'atténuation des contours rudes ; les teintes étouffées, vagues, confuses où se fond la masse des choses. — tout conspire pour faire de l'ensemble une cité de rêve, presque mystique.

Je m'absorbe dans les circonvolutions d'une spirale de fumée qui se dissout graduellement parmi un Nirvana de brume. Imperceptiblement, les contours qui se profilent sur l'horizon deviennent de moins en moins distincts et l'obscurité gagne les objets : Le son perçant d'un sifflet pénètre dans ma chambre et mon esprit distrait se rend inconsciemment compte qu'il est l'heure de la sortie des ateliers. Et voici que le vagissement aigu d'un nouveau né monte de l'étage au dessous. Il éveille en moi une douleur que je cherche vainement à apaiser. Je sens comme si les parois de mon cœur allaient se joindre et se choquer, mon cœur halète comme si j'aiais agoniser. La douleur que me cause ce désir d'un enfant qui soit mien est la plus physiquement intolérable qui se puisse concevoir. Elle me monte à la gorge, cette douleur. Je croise les bras sur ma poitrine et j'essaye de me représenter la sensation d'un petit corps qui se blottirait contre moi, d'une petite tête à peine chevelue suspendue à mon sein. Mes narines réclament la douce odeur de lait que dégagent les petits êtres à la mamelle. Je reste là, immobile, éperdue, jusqu'à ce que mes bras abandonnent leur position et que, lassée, je me renverse sur mon siège.

Il fait nuit noire maintenant. Je me baisse ; nerveusement, je saisis le haut de ma bottine et, d'un geste, je la déboutonne tout entière. Puis, je me dirige vers mon lit.

G. MAREFF

## Le Principe de l'équité dans l'échange <sup>(1)</sup>

61. — Si j'échange mon travail pour le vôtre, la première mesure qui s'indique pour évaluer le montant relatif du travail accompli par chacun est la durée exigée pour chaque travail. Si toutes les besognes étaient *également* pénibles, ou, en d'autres termes, si tout travail accompli était également répugnant ou fastidieux, — s'il *coûtait* une somme égale de souffrance ou de patience humaine pour accomplir

(1) Voir fascicule 10<sup>me</sup>.

une heure de travail de n'importe quelle besogne, ce serait alors l'Équité même d'échanger une heure de travail pour une autre heure de travail, ou un produit ayant exigé une heure de travail pour un autre produit ayant exigé une heure de travail, et cela dans le monde entier. Ceci n'est cependant pas le cas. Il est des genres de travail qui sont excessivement répugnants, — d'autres qui le sont moins, — d'autres enfin qui sont plus agréables et plus séduisants. Tout le monde est d'accord sur ces différences. Par exemple, balayer les rues, ou, se tenant dans l'eau glacée, curer le fond d'un ruisseau; ce sont là, de l'avis général, des besognes considérées unanimement comme plus répugnantes, ou plus "dures", comme on dit vulgairement, que tracer un jardin ou métrer de l'étoffe.

Mais, outre cette différence générale de *dureté* ou de *répugnance* qui caractérise chaque travail, il existe des divergences individuelles dans l'appréciation des diverses sortes de besogne : elles rendent la *répugnance* ou la *satisfaction* qu'une personne éprouve à accomplir cette besogne tout à fait différente de celle d'un autre. Le travail est répugnant ou agréable, plus ou moins, selon les *individus*.

Si vous demandiez à une douzaine de personnes quelle besogne elles préféreraient accomplir, vous vous trouveriez en face d'une très grande diversité de choix; vous seriez surpris d'en rencontrer dont la préférence irait à des occupations que vous choisiriez en dernier ressort. Et il en est, sous ce rapport, des hommes comme des femmes.

62. Il découle de ces faits que l'Équité dans l'échange du travail, ou des produits du travail, ne peut être obtenue en mesurant le travail des différents producteurs uniquement *par l'heure*. L'Équité consiste dans l'égalité des fardeaux, selon les besoins de chacun, ou, en d'autres termes, la prise, par chacun, à sa charge, du fardeau qui lui revient, afin que personne ne vive en imposant de fardeau à autrui. Le temps est un élément de la mesure des fardeaux du travail, mais les différents degrés de répugnance qui accompagnent les diverses sortes de travail l'empêchent d'être le seul. Il s'ensuit de là qu'il faut découvrir un moyen quelconque de mesurer *cette répugnance elle-même*, — autre-

ment dit de déterminer la *dureté* relative des différentes espèces de travaux, — et cela avant de parvenir à un système équitable d'échange du travail et des produits du travail. Même si nous pouvions mesurer la moyenne générale de la répugnance, — c'est-à-dire si nous pouvions déterminer comment la masse en général considère les différents genres de travaux au point de vue plaisance ou déplaisance, — cela ne suffirait pas pour que règne l'Équité dans l'échange entre les Individus, précisément à cause de ces *individualités de caractère et de goût* dont il a été question. Ce à quoi il faut parvenir, c'est à une égalité de fardeau entre *les deux* individus qui échangent, et *cela* doit s'obtenir par l'estimation que *chacun* établit loyalement, de la répugnance que lui présente le travail particulier qu'il ou elle accomplit et qui est, lui ou son produit, l'objet de l'échange.

63. Il est important, pour des raisons d'utilité pratique, de parvenir à une estimation générale ou moyenne de la répugnance relative des différentes espèces de travaux, et spécialement des plus ordinaires..., mais, comme nous venons de le voir, y serions-nous parvenus que cela ne constituerait pas une mesure d'Équité suffisamment exacte pour être appliquée *entre les individus*; par ailleurs, cette moyenne elle-même ne peut se baser que sur des estimations individuelles. La moyenne actuelle, telle que l'esprit public l'entend, qui veut que le travail des champs ne soit ni le plus facile ni le plus difficile des travaux — ou que coudre ou tricoter ne soit pas aussi répugnant que laver ou récurer se base sur l'observation générale des préférences individuelles.

64. — Afin donc de parvenir à une mesure satisfaisante de l'Équité et à l'adoption d'un système de commerce scientifique, il s'ensuit :

a) Qu'il faut trouver une méthode qui permette de comparer la répugnance relative des différentes espèces de travail (\*);

(\*) 65. — Ceci est extrêmement simple. Tout ce qui est nécessaire c'est de s'entendre sur un genre particulier de travail, dont on peut déterminer assez facilement le degré de répugnance, ou le fixer à peu près, et de s'en servir comme *échelle de comparaison*, comme *étalon* pour mesurer la *répugnance* relative des autres espèces de labeur. Ainsi dans l'ouest des

b) Qu'en établissant cette comparaison, *chaque individu* puisse estimer par lui-même le degré de répugnance que lui oppose le travail qu'il ou elle accomplit (\*\*);

c) Que les résultats ou les conséquences de ce système doivent être tels qu'ils constituent un motif suffisant pour qu'en établissant la comparaison dont il s'agit, le jugement et les sentiments réels de chacun se manifestent loyalement.

STEPHEN PEARL ANDREWS.

Etats-Unis (en 1851) on a trouvé que l'espèce de travail convenant le mieux à un étalon du genre de celui qui nous occupe est la production du blé ! Après recherches sérieuses et approfondies, on a reconnu que le produit moyen de ce travail s'élevait à *vingt livres de blé à l'heure*. Si le travail du forgeron est considéré une demi fois plus difficile que la production du blé il sera compté (par le forgeron lui-même) au taux de *trente livres de blé à l'heure*. Si l'on estime le travail du cordonnier un quart moins pénible que la production du blé, il sera compté au taux de *quinze livres de blé à l'heure*. De cette façon l'idée de la production du blé est employée pour apprécier la répugnance relative de toutes les espèces de travail.

(\*\*) 66. — Cette condition doit être remplie, non seulement pour les raisons déjà exposées, mais parce qu'un principe important de la véritable " Science de la Société " est la souveraineté de l'Individu. L'Individu doit être maintenu au-dessus des institutions. Il doit même être laissé libre d'abandonner les principes chaque fois qu'il le choisit. L'unique obligation doit résider dans l'attraction offerte par les principes et les résultats de leur fonctionnement.

### **Pâques Communistes. Un dimanche au milieu libre de Saint-Maur.**

Midi. La cloche — est-ce bien une cloche ? — sonne, car c'est l'heure de la soupe et tous les enfants accourent au réfectoire pour la manger; ils sont servis les premiers, les parents viennent ensuite. Conversations, babillages, les rires fusent, et un gamin, — en pleurnichant, — malgré les exhortations de la mère, refuse d'aller manger.

Du soleil met de la joie et de l'animation partout. A la table commune, les carnivores sont d'un côté, les végétariens de l'autre, mais c'est particulièrement le dimanche que le carnivorisme — ou plus exactement l'omnivorisme — règne, parce qu'il s'y trouve des visiteurs qui y prennent leurs repas.

Notre cicerone, qui est aussi notre amphitryon, l'excellent

camarade Guillaume Marc (ainsi que sa camarade Marie et son garçonnet Gaby) nous invite, moi, mes compagnons et compagnes, à faire " le tour du propriétaire ", et c'est ainsi que nous visitons les ateliers d'électricité, de construction de canots, l'entreprise de pavillons " La Communiste ", une école en miniature, etc., tout cela nous semble fort judicieusement agencé, les logements et chambres également bien aménagés; la buanderie, le réfectoire où les notes de dépenses sont affichées, l'installation sommaire et pratique pour la douche, un atelier en sous-sol, déserté parce que des inondations récentes le rendent momentanément inutilisable.

Puis nous visitons le jardin (en dehors de la colonie, mais tout près), que cultivent des camarades après la journée faite; à la colonie même, quelques animaux: cochons, chèvres, poules; les ruchers où se récolte le miel, etc.

Enfin, nous déjeûnons. Malgré le vin apporté il n'en est consommé que très peu, l'eau entre pour une bonne part dans notre boisson; en terminant, nous prenons du café, mais pas d'alcool. Le temps passe, les camarades commencent à arriver.

La venue de l'un des premiers initiateurs, Georges Butaud, qui habite dans l'Aisne, à Bascon, parmi les ruines du Milieu Libre de Vaux (où il trouva tout récemment les traces de visites de cambrioleurs *non anarchistes*, affirma-t-il) est signalée; le public s'engouffre dans la salle de réunion pour entendre Butaud causer; des camarades et soi-disant tels, et traiter de *l'influence du milieu sur l'individu*, déplorant notamment l'indifférence, le j' m'en fichisme de la plupart pour ne pas dire toutes — des compagnes des camarades. Hélas! les anarchistes ont des femmes qui ne sont pas anarchistes, à de rares exceptions près. Et alors, ce qui doit arriver arrive; le copain, s'il ne réagit pas assez et à temps, contre l'influence que *sa compagne non anarchiste* parviendra à exercer sur lui, finit par se démoraliser, se désintéresser complètement du mouvement.

Parmi les réflexions qui éclosent de toutes parts, certaines sont à noter: au Milieu Libre, il ne faut pas porter de bijoux, ni même de menus ornements; pas de boissons alcooliques ni même de vin, mais, à leur place, de l'eau, du

lait, de la groseille, du citron; pas de tabac non plus — quoi qu'on me fasse remarquer un colon aux sandales hygiéniques et barbu, en train de fumer la cigarette. Le tutoiement existe entre femmes et hommes.

La polygamie règne — en partie — à la colonie, ce qui ne va point sans causer quelques aléas : c'est ainsi qu'un colon, qui s'occupait de la revue *La Vie Anarchiste* s'est vu contraint, pour une question de jalousie et de voies de faits, de quitter la colonie; un autre, pour satisfaire ses besoins sexuels, cherche à détourner, paraît-il, certaines compagnes de leurs travaux, ce dont les colons sont susceptibles — m'explique-t-on — de souffrir, telle ou telle chose n'étant pas prête en temps convenu; puis les dettes s'amoncellent et il sera difficile de les payer, vu les faibles rentrées; on cause de Butaud et de Sophia qui sont partis, parce qu'ils voyaient la colonie quelque peu dévier, je déclare comprendre leur nervosité sur ce point; il eût été peut-être utile qu'ils restassent à la colonie pour essayer de la maintenir " dans la bonne voie. "

... J'entendis causer de l'inévitable chapitre des *mauvais camarades* qui *estampèrent* la colonie de quelques centaines de francs, ce qui n'était pas fait pour améliorer la situation financière, on en conviendra aisément.

.....  
Dans le voisinage du Milieu Libre, des hostilités se manifestent, dit-on, et cela semble incompréhensible, car les colons ne gênent personne; comme ils sont connus, s'ils vont faire un achat quelconque chez les boutiquiers, on cherche à leur faire payer davantage, et la ville, qui a contribué à l'élection du député socialiste Thomas, a déjà songé à les expulser.

Cependant, Butaud ayant terminé sa causerie, laquelle a suscité quelque contradiction, on évacue la salle où il fait trop chaud et l'on se répand en plein air et au soleil; une scène rudimentaire est vivement dressée, l'on écoute plutôt distraitement les chanteurs qui viennent se faire entendre.

La compagne *non anarchiste* d'un camarade connu répond à un camarade qui s'efface pour la laisser passer, porteuse d'une chaise : " Merci, Monsieur ! " Le " copain ", à ce titre

qu'il n'a pas l'habitude d'entendre prononcer au Milieu Libre, semble interloqué, mais, réfléchissant cependant et voyant à qui il a affaire, il ne bronche point.

Le chansonnier Robert Guérard se plaint, véhément, auprès de ses auditeurs, réclamant un peu de silence, mais en vain, puisque le bruit et les conversations redoublent. Et c'est le tour de Paul Paillette, mais celui-ci s'esquive en nous confiant ceci : " tous les camarades étant dispersés, ils ont l'air de se f..... de ceux qui récitent, mais moi je me f... d'eux et je m'en vais. "

Des copains exercent leurs muscles aux anneaux et au trapèze.

Entre temps quelques propos sont échangés sur le liquidation du Milieu Libre de Vaux (versement de 1,200 francs par José Tulla au notaire Le Roy : Voir *Temps Nouveaux*, note du 30 mars 1912), qui n'est pas encore terminée. Personne ne s'en occupe. Le Milieu Libre actuel qui a tant besoin de fonds, pourrait-il peut-être recueillir quelque numéraire par ce moyen. Mais personne ne paraît s'en soucier...

Ah! voici notre camarade *naturien égalitaire* Bonnery qui monte sur la scène, il tient à nous dire quelques mots sur la vie naturelle telle qu'il la conçoit; d'une façon un peu spéciale, paraît-il, car son discours soulève quelques virulentes protestations des camarades du Milieu Libre. Je crois comprendre qu'on lui reproche d'être *naturien lu semaine et bourgeois le dimanche* (!!!) cela à cause de sa mise un peu soignée, trop même pour un " naturien ", mais Bonnery, antidogmatique, qui n'admet pas l'absolu, partisan d'un naturisme " à la bonne franquette ", réplique énergiquement, engageant certains à aller le voir et lui causer, mais ses dernières paroles rencontrent un peu de méfiance, de dédain...

Tout le monde s'en va, et nous prenons congé des amis chez qui nous avons déjeuné.

Puis, tout en cheminant, nous réfléchissons aux mille difficultés surgissant chaque jour sur la route des colons. Malgré leur bonne volonté, leur ingéniosité, leur labeur, leur entente, leur bonne administration, ils ne pourront les vaincre, très probablement. Laisant derrière nous la Marne aux ondes parfois traîtresses pour les Civilisés, tandis que les reflets du Soleil agonisent dans le Soir envahissant, nous reprenons le chemin de la Grande Cité où s'agitent et se broient tant d'existences surchauffées... HENRI ZISLY.

## Sur l'Egoïsme.

Dès que les hommes ont commencé à s'écarter de l'antique morale du : " Tu ne feras pas ", ils ont cherché une nouvelle règle de conduite pour les guider dans la vie. Or, c'est cette règle que propose l'Egoïsme, lequel revient à ceci : c'est que dans la détermination de ses actions, l'individu choisisse ce qui lui procure le plus de plaisir.

— Le plaisir? — objectera quelqu'un — mais c'est un motif vil. Pouvez-vous vouloir dire que l'individu sacrifiera son avenir et le bonheur de ses amis au caprice grossier du moment?

— Le caprice grossier du moment est-il votre seule façon de considérer le plaisir? Le bonheur des vôtres, de vos amis, ne vous procure-t-il pas du plaisir? Ressentez-vous de la joie à sacrifier vos perspectives futures?

Ne voyez-vous pas que le plaisir se présente sous de nombreux aspects? Qu'en outre du " caprice du moment " il comprend tout ce qui, dans la vie, peut être influencé par l'activité directe du sujet. Il inclue ce grand nombre de plaisirs qu'on appelle ordinairement " altruistes ", les plaisirs de la sympathie, les plaisirs qu'on trouve dans le plaisir d'autrui.

— Fort bien, — poursuivra le quidam — mais alors " plaisir " n'est pas le terme qui convient. Parler d'être uniquement mené par son plaisir c'est induire en erreur. Pourquoi ne pas se servir d'un autre terme?

Peu importe qu'on l'appelle satisfaction, avantage, ultime intérêt! Mais qu'on se rappelle que, pour la plupart des gens, c'est ce qui est le plus à leur satisfaction, à leur avantage, en leur ultime intérêt, qui leur procure de la joie. La seule chose qui vous choque dans le mot " plaisir " c'est que jusqu'à présent on a rendu synonyme vertueux et désagréable. Comme autrefois on considérait comme la meilleure médecine celle dont le goût était le plus détestable.

L'Egoïsme a changé tout cela. Il se présente pour montrer que la vertu véritable consiste à accomplir des choses agréables; pour nous fournir un terrain solide nous permettant d'apprécier chaque action non selon des principes généraux, mais selon sa désirabilité immédiate.

" Je m'en reviens chez moi pour tuer ma femme " dit la

Vertu — “ Cela vous fait-il plaisir, retorque l'Egoïsme ? ” —  
“ Point du tout. J'y suis très attaché et j'en éprouverai beau-  
coup de chagrin. ” — “ Alors j'imagine que tu penses qu'elle  
en sera ravie ? ”

— “ Encore moins, mais *il faut* qu'elle meure ” — “ Je ne  
comprends nullement ce que tu entends par ton *il faut*,  
réplique, étonné, l'Egoïsme. ” — “ Comment ! tu ne sais pas  
ce que veut dire *il faut* ” s'exclame, indignée, la Vertu. “ Je  
suis certaine que tu ne connais pas mieux la signification du  
mot « devoir », que tu ne sais établir de différence entre le  
bien et le mal ”.

— Ma foi non, riposte l'Egoïsme. Si tu vas tuer ta femme,  
non pour ton plaisir, non pour ton avantage, ni pour le sien,  
ni pour celui de quelqu'un d'autre, — mais simplement par  
respect pour certains mots magiques dont le sens même  
t'échappe, il me semble que tu sacrifies la réalité à des illu-  
sions.

En effet des mots tels que le bien, le mal, le devoir, “ il  
faut ”, lesquels revêtent une valeur lorsqu'on les considère  
par rapport à l'éthique autoritaire qui les a imaginés, n'ont  
plus de signification dans une éthique rationnelle. Devoir  
veut dire conformité à la volonté de Dieu. Bien signifie la  
même chose et Mal se traduit par l'opposé. Lorsqu'on donne  
congé à l'Autorité et qu'à sa place on installe la Raison, ces  
termes perdent leur valeur.

S'il vous faut l'autorité pour vous guider, retournez au  
troupeau catholique. Pensez comme l'on vous commande et  
faites comme l'on vous ordonne.

Bien loin de relâcher la règle de conduite, l'Egoïsme, au  
contraire, l'affermi bien au delà de ce que l'Autorité avait  
jamais imaginé. En se plaçant au point de vue de l'Autorité,  
toute erreur peut être aisément expiée suivant une céré-  
monie appropriée. Au point de vue de la Raison, jamais une  
faute ne se répare : Un faux-pas influence une vie entière.  
Mais c'est à l'individu qu'il appartient d'apprécier, et cela  
uniquement par lui-même, ce qui caractérise un faux-pas.

Souventes fois des gestes blâmés par l'Autorité ont été  
reconnus inoffensifs. Naintes fois aussi des gestes reconnus  
par elle ont été reconnus nuisibles.

L'Egoïsme arrache la règle de conduite à la domination de l'émotion et la place sous la direction de l'intelligence. Il débarasse la règle de conduite de ses éléments superstitieux.

L'Egoïsme implique liberté personnelle absolue comme l'a expliqué il y a longtemps Herbert Spencer et cependant il répugne à nombre de gens. *Liberté personnelle* — c'est à dire liberté pour chacun de faire ce qui peut lui plaire, à condition de ne pas restreindre chez autrui la liberté de faire de même.

Tel est le but vers lequel tendent les âges. Telle est l'idée qui git au fond des écrits d'un Nietzsche, d'un Ibsen, d'un Shaw et des grands penseurs modernes — l'idée du maître et du plus grand de tous : Max Stirner.

RAYMOND CHELLING.

## Nuit de Printemps.

**L**E parc est rempli de nuit et de brouillard ; le monde est enseveli dans les ombres du sommeil ; les lueurs voilées scintillent le long des sentiers comme autant de perles ternies.

Les rues désertes sont d'or et de feu. D'or et de feu le lac embrumé. Les lumières, comme des glaives renversés, se réfléchissent et vacillent sur l'onde.

Ne me suffit-il pas de me trouver là, avec cette beauté planant sur moi ? Ma gorge devrait éclater de joie et, sous le dais du ciel, je devrais m'agenouiller en extase.

O beauté, n'es-tu pas suffisante ?

Pourquoi est-ce que je pleure, en quête d'amour ?

Ne possédé-je pas une âme ardente avec Dieu pour but final et splendide ? N'ai-je pas pour moi la jeunesse, une voix enchanteresse, des yeux à prendre par surprise ce merveilleux univers ?

Pourquoi me faut-il fouler aux pieds mon orgueil ?

Pourquoi est-ce que j'éprouve cette sensation d'insouvenance, — moi pour qui la nuit pensive lie sa chevelure avec de la clarté, — moi pour qui toute cette beauté brûle comme de l'encens en un million d'urnes ?

O beauté, tu ne suffis donc pas ?

Pourquoi est-ce que je pleure en quête d'amour ?

Sara TEASDALE

# Un coup de maître.

(Dédié à tous ceux  
qui ont guerroyé  
contre les dieux —

c'est à dire aux hommes de tous les temps et de tous les lieux.)

I. — SCÈNE: Le ciel. ÉPOQUE: 1911.

Le Seigneur: Eh bien?

Satan: Eh bien?

(Tous deux bâillent. Silence prolongé.)

Le Seigneur. — Comment ça va-t-il sur la terre, frère?

Satan. — Les voici qui redeviennent orgueilleux. Machines à voler, tableaux parlants, mitrailleuses silencieuses, guérison de la tuberculose, rayons X, tueurs de microbes et je ne sais quoi encore. Toutes ces inventions les font se dresser sur leurs ergots comme des coqs. Les églises même, nos marchepieds d'autrefois, s'agitent et font mine de filer le même coton.

Le Seigneur. — Les hommes manquent de mémoire et c'est leur principal défaut. Le déluge, Pompéï, la Peste Noire, les tremblements de terre de Sicile, Napoléon, San Francisco, les révolutions, les guerres les famines, les épidémies, Kitchineff, tout cela n'est-il pas fait pour leur apprendre que Nous sommes les maîtres de l'Univers? Je l'avoue, depuis quelque temps, je me sens fatigué, et ma cervelle, jadis si inventive, semble me faire faute. Il y a bien eu le coup monté contre Job. Un chef d'œuvre, hein? Si nous pouvions machiner une trouvaille de ce genre-là et qu'un grand écrivain nous mette en scène! Certes, Goethe a produit un Faust admirable, mais c'est un plagiat éhonté! Il y a eu aussi cette petite affaire que nous avons arrangée entre Judas et Jésus — ma foi, j'en ai toujours eu honte. A vrai dire, j'en ai jamais plus osé regarder Jésus en face.

Satan. — Ce fut là du vilain travail. Je t'avais pour-

tant déconseillé de l'entreprendre, mais quand il s'agit de vilain travail, c'est toi qui a toujours le dernier mot. Jésus s'est magnifiquement comporté et je me suis toujours senti mal à l'aise en sa présence. Quoiqu'il en soit, la bonne œuvre doit se poursuivre. Il faut, sur terre, qu'ils apprennent à Nous respecter, nous aimer, nous honorer et nous obéir.

Le Seigneur. — Pas facile. Ils ne craignent plus la mort ils ne te craignent plus, ni Moi. d'ailleurs. Leurs penseurs, leurs rêveurs, leurs révoltés ont abattu tous nos épouvantails. [Songeur.] Quelque chose de neuf d'inédit, qui fera tressaillir l'humanité jusqu'en ses entrailles, quelque chose qui satisfera pleinement Notre instinct esthétique. Il faut les châtier à nouveau. Dechirer leur cœur, c'est le seul moyen que nous ayons de leur manifester Notre amour.

Satan — J'ai ce qu'il faut. ô Seigneur. Mais laisse-moi agir à ma guise. Quand tout sera prêt, j'arrangerai pour que toute la famille et toi, vous puissiez jouir du spectacle.

Le Seigneur. — Fais à ta guise, mais souviens-toi que ce que tu machines doit être pour le bien des hommes. Ou je m'en laverai les mains. Il faut quelque chose qui les convainque à nouveau de leur néant et de Notre — de Mon — amour pour eux. Des meurtres éthiques, des guerres éthiques, des tremblements de terre éthiques, des crucifixions éthiques: infliger de la souffrance par Amour et pour Notre gloire.

(Ils se regardent bien en face, chacun d'eux scrutant le visage de son vis à vis. Un sourire éclaire leur face en même temps. Silence.)

Satan. — J'ai compris, mon vieux.

(Il s'évanouit dans l'espace.)

II. — LIEU: Le palais de l'Orgueil. Ensuite le Pôle Nord.

EPOQUE: 1911.

Satan. — Où est le patron?

Le portier. — En train de confectionner un nouveau saint. Allez donc voir à l'atelier.

Satan. — Un saint? — de la blague! J'ai une grosse commande pour lui.

(Satan pénètre dans l'atelier où l'Orgueil, le Surhomme cosmique et, par dessus le marché, secrétaire privé de Satan, est en train de mettre la dernière main à un saint. Il est sur le point de lui insuffler la vie et de le douer de piété.)

Satan. — Jette-moi de côté ce paquet, maître Orgueil. Le Seigneur et moi-même t'apportons autre chose à faire de plus sérieux. Les saints, d'ailleurs, ne sont plus de saison. Tolstoï a été ta dernière production et tu t'y es certainement mal pris. Je désire que tu te rendes vers l'un des grands constructeurs de navires du monde et que tu aiguilles sa vanité vers la construction d'un bateau monstre qu'il baptisera le «Titanique», le «Gigantic», le «Gargantua» ou autre nom du même genre.

L'Orgueil. — Entendu, Maître.

(Il suspend à un crochet le saint qui ne naîtra jamais.)

(Satan s'incline ironiquement, déploie ses immenses ailes vert de mer et s'envole vers la terre. Il aborde à la porte du palais du Roi des Mers Boréales. Il entre. Le Roi est assis sur son trône, un iceberg gigantesque. Il est vêtu d'un manteau de neige.)

Satan. — J'ai quelque chose de neuf pour toi. Ne me pose point de questions, mais fais comme il te sera dit.

Le Roi des Mers Boréales. — A ton service, Prince.

Satan. — Qu'un iceberg submergé se dirige vers le sud, de sorte qu'il atteigne  $41^{\circ} 16$  de latitude N. et  $50^{\circ} 14$  de longitude W. à 2 h. du matin précises le 15 avril 1912. Si cela n'a pas lieu, le Seigneur et moi, nous transformerons ton royaume en jardin

d'été et nous ferons de toi un laquais.  
Le Roi des Mers Boréales. — Ce sera fait, Prince.  
Satan. (Il prend son vol et disparaît dans l'Inapparent.) —  
La Fatalité et le Destin gouvernent l'humanité,  
mais gouvernent-ils le Seigneur et moi-même ?  
Qui sait ?

III. — LIEU: Latitude 41° 16 N. Longitude 50° 14 W.  
EPOQUE: 15 avril 1912. (Entre minuit et 2 h. du matin.)

(Nuit magnifique, étoilée, paisible. Mer calme. L'atmosphère est un voile diaphane vêtement de l'Espace Vierge. Exactement au dessus d'un point de l'Océan se trouve un immense amphithéâtre, invisible à l'œil humain, amphithéâtre situé dans un espace sans dimensions. Air de fête. Musique merveilleuse émanant d'orchestres dissimulés dans les loges. Lustres splendides. Se trouvent réunis tous les dieux, hôtes du Seigneur chrétien régnant et du Diable chrétien régnant. Dans la foule des invités : Jupiter, Allah, Brahma, Vishnou, Siva, Krishna, Jaggernaut, Kali, Isis, Osiris, Belus, Bel, Aaal, Astaroth, Thor, Odin, Mumbo-Jumbo, Ormuz, Belial, Ahrimane, Asmodée, Moloch, Amon-Ra, Huitzilopochtli, &c. Déesses et dieux inférieurs : démiurges, lares, fées, néréides, hamadryades, ondines, démons, succubes, vampires, goules, harpies, feux follets, esprits, larves, ombres, doubles, gnômes, lémures, &c., &c. Sur le devant et au centre Le Seigneur et Satan. Attente générale. De temps à autre le Seigneur et Satan se lèvent, se répandent parmi les assistants, souriant gracieusement à droite et à gauche et adressant quelques mots à l'un et à l'autre.)

Satan (au Seigneur). — Que dis-tu de la mise en scène ?  
Le Seigneur. — Quelle nuit ! Quel déploiement de couleurs. Comme les mondes resplendissent. Tout est-il à point ?

Satan. — Tout est prêt. Le mariage de l'iceberg et du paquebot (il consulte sa montre) aura lieu dans quelques minutes. Regarde dans cette direction (il indique le nord) : vois cette ride sur la surface des flots,

c'est le glaçon. Il a reçu les instructions nécessaires, il ne se trompera pas. Et vois de ce côté (Il se tourne vers l'est) ces lumières. C'est le « Gigantic ». Parfait, ô Orgueil. Bravo, ô Roi des Mers Boréales.

(Bourdonnement. Les cous se tendent. Des milliers de jumelles sortent des poches. Fanfare monstre de trompettes.)

Le Seigneur (nerveusement). — J'espère que mes enfants, ma postérité terrestre, comprendront que j'ai fait cela pour eux et non uniquement pour Notre gloire.

Satan — Ne crains pas, vieux. Tu sais bien qu'inspiré par nous, quelqu'un se lève, de temps à autre qui s'en va prêchant la gloire et la bonté du Père céleste. Mais attention!

(Une masse monstrueuse et sombre, mais couronnée de lumières, apparaît dans toute sa splendeur. C'est le "Gigantic". L'iceberg, au terme de sa longue randonnée, aborde ce magnifique produit de l'Orgueil et s'enfonce dans la cale. Craquement, cris, pleurs, appels, panique, pandémonium. L'amphithéâtre rétentit d'applaudissements. On n'a jamais assisté à pareille représentation. C'est tellement inattendu, tellement dramatique. On clame de tous côtés : « C'est leur chef-d'œuvre ».)

Satan (d'une voix de tonnerre). — Silence! Le bouquet est encore à venir.

(Satan et le Seigneur se font un cornet acoustique de leurs mains. Pas un mot sur l'amphithéâtre. Au-dessous, c'est le désordre, le chaos, la mort. Soudain, les visages du Seigneur et de Satan s'illuminent béatement. Ils se regardent d'un air de triomphe.)

Satan (aux spectateurs). — Écoutez tous.

(Tous se penchent et perçoivent, s'élevant au dessus des jurons et des râles d'agonie, les accents du cantique *Plus près de Toi, mon Dieu.*)

Le Seigneur. — Embrasse-moi, Satan, nous régnons encore.

Satan. — Embrasse-moi, Seigneur, nous régnons encore.

(Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, tandis que du *Gigantic* qui sombre s'élève pour la dernière fois: "Plus près de Toi, mon Dieu". — Sur l'amphithéâtre, les dieux et les démons parodient le cantique et le chantent sur un temps de galop. Une orgie sauvage commence.)

Benjamin de CASSERES

(Traduction de E. Armand)

## Anarchisme: Communiste ou Individualiste?

NOTRE époque réclame impérativement une solution économique. Aucun mouvement de transformation sociale n'atteindra d'immenses proportions s'il ne satisfait pas d'abord à cette exigence. C'est pourquoi l'«immense mouvement vraiment anarchiste de sentiment» que Max Nettlau proclame comme «absolument indispensable bien avant que se pose la question des remèdes économiques» m'apparaît comme absolument impossible.

L'anarchisme et le communisme échouent justement faute de cette «immensité» — non point parce que les solutions économiques qu'ils préconisent sont prématurées, mais parce qu'ils ne réussissent pas à convaincre. L'Anarchisme trouve la solution dont s'agit dans la négation du privilège légal — soit donc dans la liberté. Le Communisme découvre cette même solution dans la négation de la propriété, — soit donc dans une limitation de la liberté. Cette dernière solution n'a pas convaincu parce que, doctrinalement, elle est fondamentalement fautive. La solution anarchiste n'a pas eu davantage de succès parce que l'espèce humaine est désespérément stupide. D'ailleurs, peu importe la raison, on ne saurait nier l'insuccès. Voilà pourquoi, au lieu de devenir «immenses», les deux mouvements demeurent une «petite chapelle», chacune s'opposant diamétralement à l'autre. S'attendre à ce qu'ils fusionnent ou même coopèrent, c'est vouloir l'impossible ou le ridicule. Pour ma part, j'aimerais tout autant frapper à la porte du Socialisme unifié, pour y solliciter mon admission, qu'à celle du Communisme. Que les communistes se rencontrent en un Congrès à Londres ou ailleurs, à leur guise. En tant qu'anarchiste, je reste chez moi.

Benjamin R. TUCKER

## Souhait.

Puisqu'à la vie un jour il faudra dire adieu,  
Que ce soit sans gémir et le plus tard possible.  
Que je parte en païen, insouciant de Dieu,  
Du ciel ou de l'enfer, du Code ou de la Bible.

Jusqu'au moment ultime où le souffle s'éteint  
Avoir le sentiment qu'au milieu des décombres  
De mes espoirs détruits ou de mon rêve atteint  
Je suis resté debout; — des lueurs et des ombres  
D'un sort aventureux avoir subi le choc  
Sans en être aveuglé; — sur les plages du monde  
Avoir souvent erré, mais sans laisser du roc  
Se détacher mes pieds; — avoir vidé, profonde,  
La coupe du Désir, sans trembler, d'un seul trait,  
Mais sans m'être laissé maîtriser par l'ivresse : —  
Tel est mon vœu majeur, mon suprême souhait.  
Ainsi je veux finir, en vainqueur, sans faiblesse.

E ARMAND

## Le Portrait de Dorian Gray.

Quant à Basil Hallward, l'auteur du portrait de Dorian Gray, c'est (après Sybil Vane) la personnalité la moins antipathique. Artiste abstrait plutôt que réalisateur positif, Basil se voue à l'adoration de la Beauté plastique. Malgré les événements bouleversant son existence intérieure, exclusivement préoccupé par la configuration visible des êtres, hanté par l'idée de fixer leur apparence, il s'oublie avec frénésie, s'anéantit royalement dans ses œuvres. Influencé jusqu'à la torture par le coquet Dorian Gray, ce peintre se résout à le faire poser devant sa toile. Inspiré par le charme pervers de son modèle, il découvre un nouveau procédé de style et atteint dans sa création une perfection composite qui contient, résume les formules picturales employées depuis le <sup>v</sup>e siècle. Les méthodes des écoles romantique, classique, réaliste et impressionniste l'aident à établir la sienne avec laquelle il obtient des effets prodigieux, saisissants et d'une justesse

remarquable. En proie à une double souffrance, incapable de se soustraire à l'ascendant inquiétant que Dorian exerce d'ailleurs à son insu, dans la crainte enfin de perdre l'estime inégalable, l'affection démoniaque, luxuriante, de son ami, il se résigne à ne rien lui enseigner sur leur destinée. Son égoïsme se déchaîne, s'insurge, refuse de participer à la culture de cet Adonis rayonnant, flegmatique, ignorant encore l'étendue de ses privilèges. Sa sensibilité exacerbée, son nervosisme extrême ont besoin de la créature naïve qui brille dans toute sa gloire transparente. Ses sens émus, contrariés, veulent garder intacte leur agitation fébrile, désordonnée, funeste, mais pourtant préférable à la dépression, à l'agglutination, à la mort. Sa volonté négative dépense ses ressources à écarter les sollicitations pressantes, turbulentes, infatuées de leur folie persuasive. Son intelligence affreusement dépendante, partielle, s'applique à retarder l'éventualité pénible, l'échéance inévitable. Dorian Gray règne sur son esprit désarmé, terrifié, avec une insouciance, une désinvolture qui sont les attributs du corrupteur tranquille, habitué à ses victoires cruelles, décisives, irrémédiables. Basil, en un mot, ne peut se défaire de l'admiration qu'il a pour cet adolescent, lequel personnifie les jeunesse au pouvoir prestigieux. Hallward, c'est aussi Wilde. En cette individualité morose, un peu effacée, il se montre comme un disciple fervent, fier de sa suprématie circonscrite, contingente.

\* \* \*

Dorian Gray, au contraire, semble jouer un rôle prépondérant. Dès sa rencontre inéluctable avec Basil, cet éphèbe gagne les sympathies hardies. L'autorité originale de son effervescence lui sert d'adjuvant. Des suffrages parviennent en cohue aux pieds de sa dérision. L'empire dont il commence à se sentir possesseur s'élargit démesurément. Son portrait, peint par Basil, achève de l'éclairer sur la poésie pernicieuse, malade, qui émane à profusion de sa personne ensoleillée. Lord Henry survient, complète son éducation, et par ses excentricités redoutables le persuade de vivre princièrement, dans le sens "aphilosophique" du mot.

Pour la première fois, le conflit qui existe entre l'art et les

morales politiques se présente à sa conscience en éveil. " Certes, pense-t-il en substance, je dois rejeter le compromis social de l'hypocrisie comme une inélégance. La normalité intolérable imposée par les lois parcimonieuses ne saurait satisfaire mon exubérance. Corseter mon intelligence vagabonde, revêtir mes sentiments rétifs d'oripeaux ajustés, ce sont là de pauvres prouesses indignes d'un aventurier né. L'obligation sacerdotale engendre souvent la platitude, la soumission bâtarde, lesquelles mettent les hommes qui en vivent dans des postures ridicules. L'art régénère toujours : il procède de l'émancipation pure, non vulgarisée. Les morales piètres nécessitent l'asservissement, établissent une *solidarité illusoire* dont chacun périt. Les préceptes du monde sont les tristes reflets de son image. Pourquoi m'astreindra-je à les suivre, tel un bonhomme usé par le temps, s'appuyant sur des béquilles ? Il n'y a pas de conciliation possible ; les faiseurs d'adroites homélies le savent. Cependant, leur civisme niais ou leur religiosité stupide ne veut pas l'admettre. Tous préfèrent casuistiquer. Pourquoi les imiterais-je ? Copier les autres, c'est le plus grand avatar que je connaisse. Épouser leurs bonheurs et leurs joies, aller à leurs pèlerinages anodins pour recevoir des bénédictions et des gâteaux, non, jamais. Voilà où la sociologie me mènerait. Même possesseur d'une tribune ou d'une chaire libre, je déserterais par crainte de devenir un monstre humanitaire plein de vent. J'aime mieux l'ésotérisme artistique. En brisant les rouages mauvais, malgré les codes et les bibles, je franchirai à pas de géant le domaine inaliénable "qui m'appartient".

Guidé par l'étoile désorbitée du malheur et du plaisir, Dorian s'éprend de Sybil, petite actrice de théâtre. Il l'adore quelques jours pour ce qu'elle signifie à ses yeux, puis désillusionné, meurtri, lassé, son cœur endurci s'en détache soudainement, dans une explosion néfaste d'intellectualisme. Se souvenant des suicides romantiques qu'elle avait mimés sur la scène, la pauvre se tue au fond de sa loge. Dorian Gray la pleure en cachette, mais une honte inavouable sèche bientôt ses yeux. Un moment après, des fleurs fanées de tournesol finissent par lui verser l'oubli...

Sa silhouette assez nettement dessinée rappelle parfois

celle de Baudelaire. Se trouvant un soir dans une brasserie, ce dernier ne s'empessa-t-il point de déclarer à une femme blonde qui l'écoutait : « Mademoiselle, vous que les épis d'or couronnent et qui, si superbement blonde, m'écoutez *avec de si jolies dents*, je voudrais mordre dans vous, et, si vous daignez me le permettre, je vais vous dire comment je désirerais vous aimer. Au reste, vous adorer autrement me semblerait, je vous l'avoue, assez banal. Je voudrais vous lier les mains et vous pendre par les poignets, au plafond de ma chambre : Alors je me mettrais à genoux et je baiserais vos pieds nus (1). »

Digne émule des Tristan Corbière, des Verlaine, des Arthur Rimbaud, semblable aux Esculapes modernes qui sacrifient bénévolement sur l'autel sanglant de la science les déchets de l'humanité, Dorian Gray entreprend des expériences, dissèque les âmes. Insensible aux contorsions tragico-comiques de celles-ci, comme le savant qui manipule des produits chimiques et les transvase de cornue en cornue dans son laboratoire fermé, il opère les esprits et les cœurs, afin de parfaire son instruction psychologique. Qu'importe les lamentations puériles de ses victimes ! Leurs sursauts grotesques, leurs gesticulations inesthétiques font pour lui l'objet passager de rapides examens. Il passe successivement d'une étude à une autre, au gré de ses caprices énormes, avec l'indifférence, la brutalité des seigneurs s'acheminant paisiblement vers leurs châteaux, sans se soucier des humains qui chancellent et s'abattent derrière eux. A ceux qui invoquent la fée à tout faire. " Responsabilité ", il décoche les traits empoisonnés de son sarcasme. Pour conclure, il s'invite à prendre un verre de bourgogne fin, le déguste, relève une mèche de cheveux qui l'importune, contemple longuement son splendide portrait et songe vainement à d'impurs paradoxes dont les jeunes comtesses frémiront entre deux danses, au bal prochain. O consolation des arts ! répète-t-il, après Théophile Gautier.

C'est une route pour aller de l'assassinat au suicide. Un

---

(1) *Charles Baudelaire*, par Alphonse Séché et Jules Bertaut, page 127.

concours de fatalités l'oblige à jeter son regard sur l'arme luisante, effilée, qui scintille dans l'ombre... Son ami infortuné manque le train. Comme un levier de machine poussé par un ressort, la main de Dorian Gray se lève automatiquement, frappe dans l'obscurité complice... Un homme tombe avec un bruit sourd... Que faisait-il donc là? c'est de sa faute. Dorian se dédouble, regarde le cadavre et s'étonne du drame auquel il se croit étranger. Par suite de quels phénomènes d'autosuggestion maints cérébraux agissent-ils? Comment s'expliquer l'accomplissement d'un forfait quand la conscience qui le consomme en demeure surprise? Dans l'évolution dangereuse de la raison vers la folie, combien y a-t-il de stades intermédiaires, transitoires, par lesquelles passent pathologiquement les candidats à l'aliénation indéfinie? A quels signes distinctifs se reconnaît le meurtrier involontaire de l'assassin lucide? Ce sont là, entre autres, des questions que soulève indirectement l'auteur.

Mais contemplons la dernière figure. Lord Henry est celui qui se rapproche le plus d'Oscar Wilde. Son amour immodéré de la beauté, de la vérité l'exhause et le place dans une sphère où tant d'impuissants succombent. Voici le résumé succinct des théories qu'il expose avec une âpreté épique et une ironie incisive. L'individualisme est le paragon du progrès. L'homme cultivé ne peut se délaisser sous aucun prétexte, à moins de consentir à son abaissement. Il faut choisir entre les louanges d'autrui ou le dédain de soi-même. Partager sa personnalité, c'est se mutiler autant de fois que l'on se partage. Ne point donner à son intelligence toute l'intensité d'action qu'elle a la possibilité d'atteindre pour des considérations d'ordre social, cela équivaut à se dépouiller de ses prérogatives afin d'en faire bénéficier un contractant anonyme imaginaire. La société est flattée dans son faux amour-propre, quoique lésée sans le savoir, et les hommes qui s'adaptent renoncent sans profit pour personne à des droits imprescriptibles. L'individualisme enfante la franchise et le plaisir, sinon le bonheur. Il est simplement une forme de la plus haute expression intellectuelle. Le malheureux qui en est saturé se garde de le livrer à l'admiration profanatrice des foules. N'étant ni un remède ni une pana-

cée, mais seulement un virus pour les esprits enclins à la barbarie mentale, celui qui veut l'utiliser dans le but de désinfecter son âme connaît aussitôt tous les mauvais succès. L'individualisme enfin est un corrosif. Sous son influence atroce les dissociations secrètes s'accusent... Derrière les façades claires, les effondrements apparaissent. Pour que la liberté vive, les individualistes veillent...

**Robert DELON**

### **De la tolérance.**

Une qualité que tout le monde se vante de posséder, dont on parle tant — pour n'en faire que l'éloge — que nous avons craint de la prendre en horreur. Mais ayant pris soin de confronter les actes et les paroles — opération toujours édifiante — nous nous sommes aperçus qu'elle est loin d'être commune...

Le croyant est intolérant. Sa croyance lui confère une supériorité illusoire sur le profane : il est " initié ", et c'est une supériorité réelle sur l'incroyant : il est plus capable d'action ; elle le fait communier avec l'ensemble de ses coreligionnaires — une foule — ce qui accroît en lui la notion de sa puissance. Or la force est conquérante et généreuse, souvent conquérante par générosité ; aspirant de rencontrer des résistances ; d'où l'intolérance, désir de subjuguier la pensée, l'âme d'autrui, de déborder en elle, de lui donner la précieuse Vérité.

Ceci n'est rigoureusement vrai que pour la croyance active et jeune. Vieillie, cristallisée, immuabilisée, elle apprend à circonscrire son domaine. Des chrétiens syriaques, des juifs et des bouddhistes vivent côte à côte dans le midi de l'Inde, fort paisiblement ; sans doute, les adeptes des trois religions réprimerait-ils sévèrement toute hérésie chez eux ; à l'égard du voisin ils sont néanmoins tolérants, n'ayant plus la force qui conquiert mais ne craignant pas, d'autre part, d'être conquis.

Chez le croyant l'intolérance est une vertu nécessaire, une preuve de sa santé et de sa sincérité. — Elle devient une monstrueuse anomalie chez l'Incroyant. Le sceptique qui proclame le néant des vérités et des religions ne prouverait

par son intolérance que son incapacité à dominer ses instincts.

Mais, pratiquement, il n'est guère possible d'être sceptique. Vivre, agir, sous-entend confiance en soi, confiance en les vérités relatives que l'on connaît, conviction — donc intolérance. Est-ce que l'Acte n'est pas nécessairement intolérant à l'égard de ceux qu'il froisse, qu'il choque, voire auxquels il nuit? L'acte individuel ne tolère pas les volontés de la foule! Seulement, de cette intolérance là, on n'a pas coutume de parler. Dans certaines limites, tracées par les mœurs et la législation, elle est admise; au-delà elle est châtiée avec rigueur. En cette matière on emploie encore le parler de l'Eglise qui, par tolérance, entendait une attitude magnanime vis-à-vis des opinions individuelles modérées. Et c'est naturel. Si je suis convaincu — ou si je veux l'être, ce qui doit revenir au même — puis-je ne pas m'efforcer d'étendre à d'autres la domination de mes idées? puis-je ne pas me chercher des frères? puis-je ne pas être intolérant envers ceux dont les convictions sont contraires aux miennes?

Je crois que seul l'individualiste saura, sans restreindre la portée de son activité ni se contraindre à de tolérantes hypocrisies, éviter cette " âpreté apostolique " (Han Hyner).

L'individualiste, dans sa vie intellectuelle, est un critique, un insatisfait, un chercheur, un ironiste; dans son activité extérieure, un original, un combatif, un affirmateur; il ne saurait être tolérant comme on le voudrait. Mais ne voulant pas faire appel à l'autorité — être dogmatique ou violent — il paraîtra beaucoup plus tolérant, en réalité, que nombre de libres-penseurs en titre.

Son intolérance se traduira par la critique d'une part, par l'originalité de ses actes, de l'autre; elle se contentera d'être sans vouloir imposer quoi que ce soit à autrui. — Je critique tes opinions (intolérance) mais je ne t'impose pas les miennes (d'où : je tolère les tiennes); j'agis à ma guise, dussé-je te fâcher (intolérance), mais je ne t'impose pas d'agir comme moi (c'est-à-dire : je tolère que tu agisses à ta guise, toi aussi). L'individualiste est seul à rejeter ce qu'il y a de fallacieux et d'hypocrite en la tolérance, pour mettre en pratique ce qu'elle a de beau : le respect d'autrui.

Il est seul à le pouvoir, car celui qui n'a pas son esprit d'indépendance ne s'échappe d'une croyance que pour tomber dans une autre ou dans la superstition. Si M. Durand est tolérant, c'est par hypocrisie ou par veulerie ; il ne le reste d'ailleurs que tant que l'on ne touche pas à ses gris-gris. Raillez la divinité — mais n'avez garde de médire devant lui de la Loi, formule magique, et de l'Etat providentiel.

LE RÉTIF.

### Correspondance.

A E. ARMAND.

C'est avec surprise qu'au cours d'une causerie, je t'ai entendu déclarer « que les anarchistes communistes ne sont pas des religieux, parce qu'ils placent leur idéal sur terre ».

D'abord, qu'est-ce qu'un religieux ? L'étymologie nous dit que religieux vient de " religion " lequel dérive lui-même du mot latin religio, formé de re-, préfixe, et de ligare, lier. Un religieux, c'est donc un individu lié (moralement) à un objet, à une personne, à un dieu, à une règle de vie.

L'attachement profond qu'il ressent pour l'une ou plusieurs de ces choses ou entités, voilà sa religion. Peu importe que l'Être suprême révérendé soit surnaturel ou humain. Dès que l'individu le place au-dessus de lui, lui obéit, il devient un croyant.

Lorsque d'une morale un être humain se fait une obligation, qu'il met tout en œuvre pour observer la ligne de conduite prescrite par cette morale, qu'il lui subordonne son intérêt personnel, qu'il en est dépendant au point d'éprouver de la souffrance dès qu'autrui ou lui-même néglige ou refuse de l'observer, qu'il ne voit de salut individuel ou social que dans la conformité à cette morale ; qu'il la considère comme un lien le rattachant à autrui, — je prétends que cet homme-là est religieux.

Or, les communistes attachent à la morale une valeur de ce genre. Ainsi, ils disent que pour éviter le gendarme de chair et d'os, forcé est que chaque individu sente au-dedans de lui-même un gendarme spirituel. Ils affirment qu'en régime communiste, il sera nécessaire d'inculquer aux enfants, dès leur plus jeune âge, une morale sévère, — qu'il sera indispensable que chacun sache non point distinguer ce qui lui cause de la souffrance de ce qui lui en évite, mais déterminer ce qui est bien de ce qui est mal, — autrement dit que chacun accomplisse ce qu'on lui a enseigné dès sa jeunesse comme étant " bien " et s'abstienne de ce qu'on lui a indiqué comme étant " mal ".

Moralement, les communistes sont donc des religieux, ils n'ont rien d'anarchiste.

Quant à ton objection « parce qu'ils placent leur idéal sur terre », je ne la trouve pas concluante et voici pourquoi :

Le fait que les communistes épousent un idéal lointain, qu'ils savent être irréalisable de leur vivant, qu'ils le préfèrent à la réalité de tous les jours : que leur fiction 'société future' les possède à un point tel qu'elle devient leur Cause, et qu'à cette Cause ils sacrifient leur intérêt personnel et immédiat — ce fait suffit à démontrer que leur mentalité ne diffère pas de celle des catholiques, des protestants, des musulmans, des patriotes, qui, eux aussi, se sacrifient à leur Cause, eux, leurs corps et leurs biens.

Je sais bien que les communistes — anarchistes — haussent les épaules quand ils entendent parler d'une sœur qui se cloître, d'un prêtre martyrisé pour sa foi en pays païen, mais eux-mêmes ne sont-ils pas en admiration devant celui des leurs qui, non point pour son profit mais pour la Cause, détruit, tue ou dynamite, — est jeté en prison, ou périt sous les balles ou sur le gibet.

Je me résume : — J'appelle " religieux " tout individu esclave d'une idée, c'est à dire lorsqu'au lieu de posséder une idée, c'est une idée qui le possède.

L'unique "cause anarchiste", c'est l'action individuelle égoïste dont le résultat s'atteint durant la vie de l'individu. — Le communisme, c'est au contraire l'action altruiste en vue d'un but tellement éloigné qu'il lui imprime un caractère de religion.

Jules de Gaultier a dit quelque part : « l'humanité est une abstraction, seul l'individu existe ». Je ne préférerai jamais une abstraction à moi.

Ant. BELVERGE

à A. BELVERGE

Il s'agit, je crois, entre nous, d'une chicane de mots. Avec Larousse, je définis *religion* : « le culte qu'on rend à la Divinité ». Plus amplement, je m'en tiens à cette définition extraite de l'encyclopédie anglaise citée dans la causerie en question : « La religion, dans le sens le plus large, est le sentiment de vénération que les hommes nourrissent à l'égard d'un être suprême ou de toute catégorie d'êtres considérés par eux comme exigeant adoration du fait qu'ils possèdent un contrôle surhumain sur les forces naturelles ».

Je pense que le mot « doctrine » convient mieux que « religion » quand il s'agit d'un culte concernant un idéal purement terrestre ou humain ou une cause où il n'entre pas la moindre notion de divinité ou d'extra-humanité.

Ceci dit, sois certain que je n'ignore pas la mentalité déplorable des partisans de la doctrine communiste.

Heureusement, il n'y a pas dans tout cela de quoi se frapper. Abstraction faite de quelques habiles profiteurs — socialistes, communistes, collectivistes sont en grande majorité des personnes inaptes à se créer une cause personnelle, à poursuivre la recherche d'une félicité ou d'une perfection purement individuelle, à faire l'effort nécessaire pour essayer d'éveiller en autrui le besoin de cette recherche. La doctrine « commune » à laquelle ils se raccrochent est adéquate à leurs facultés de réflexion. Mieux vaut qu'ils restent cramponnés là, après tout. Leur adhésion à l'idée anarchiste individualiste les laisseraient désemparés devant la vie. Et quel poids mort ils nous seraient !

E. ARMAND

